

# *Jalousie*

*N'aimez plus tant, Phylis, à vous voir adorée :*

*Le plus ardent amour n'a pas grande durée ;*

*Les nœuds les plus serrés sont le plus tôt rompus ;*

*A force d'aimer trop, souvent on n'aime plus,*

*Et ces liens si forts ont des lois si sévères*

*Que toutes leurs douceurs en deviennent amères.*

*Je sais qu'il vous est doux d'asservir tous nos soins :*

*Mais qui se donne entier n'en exige pas moins ;*

*Sans réserve il se rend, sans réserve il se livre,*

*Hors de votre présence il doute s'il peut vivre :*

*Mais il veut la pareille, et son attachement*

*Prend compte de chaque heure et de chaque moment.*

*C'est un esclave fier qui veut régler son maître,*

*Un censeur complaisant qui cherche à trop connaître,*

Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas,  
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas ;  
Sans cesse il importune, et sans cesse il assiège,  
Importun par devoir, fâcheux par privilège,  
Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser,  
Mais au reste un peu tendre et facile à blesser.  
Le plus léger chagrin d'une humeur inégale,  
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,  
Un sourire par mégarde à ses yeux dérobbé,  
Un coup d'œil par hasard sur un autre tombé,  
Le plus faible dehors de cette complaisance  
Que se permet pour tous la même indifférence ;  
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état ;  
Et plus l'amour est fort, plus il est délicat.  
Vous avez vu, Phylis, comme il brise sa chaîne  
Sitôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne ;  
Et comme vos bontés ne sont qu'un faible appui

*Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui.*

*Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,*

*Pour vous voir en coupable il suffit qu'on le dit ;*

*Et lorsqu'une imposture a quelque fondement*

*Sur un peu d'imprudence, ou sur trop d'enjouement,*

*Tout ce qu'il sait de vous et de votre innocence*

*N'ose le révolter contre cette apparence,*

*Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés*

*Votre humeur sociable et vos civilités.*

*Sa raison au dedans vous fait en vain justice,*

*Sa raison au dehors respecte son caprice ;*

*La peur de sembler dupe aux yeux de quelques fous*

*Etouffe cette voix qui parle trop pour vous.*

*La part qu'il prend sur lui de votre renommée*

*Forme un sombre dépit de vous avoir aimée ;*

*Et, comme il n'est plus temps d'en faire un désaveu,*

*Il fait gloire partout d'éteindre un si beau feu :*

*Du moins s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,*

*Et brave le pouvoir qu'il ne saurait détruire.*

*Voilà ce que produit le don de trop charmer.*

*Pour garder vos amants faites-vous moins aimer ;*

*Un amour médiocre est souvent plus traitable :*

*Mais pourriez-vous, Phylis, vous rendre moins aimable ?*

*Pensez-y, je vous prie, et n'oubliez jamais,*

*Quand on vous aimera, que l'amour est doux ; mais...*

*Pierre Corneille (1606-1684)*

